21me Année. — N° 4807 Bureaux : rue Nain, 1 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES Bureaux : rue Nain, 1 Dimanche 3 Juin 1877

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois. . 13.50
» » Six mois. . . 26.»
» » Un an . . . 50.»

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne, trois mois. . . . . 15 fr.
La France et l'Etranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le *JOURNAL DE ROUBAIX* est désigné pour la publication des *ANNONCES LEGALES* et *JUDICIAIRES*

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annonces : la ligne. . . 20 c.
Réclames : » . . . 30 c.
Faits divers : » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les abonnements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçues à *Roubaix*, au bureau du journal, à *Lille*, chez M. Quarré, libraire, Grande-Place; à *Paris*, chez MM. Havas, Laffite et Cie, 34, rue Notre-Dame des-Victoires, (place de la Bourse); à *Bruxelles*, à l'Office de Publicité.

BOURSE DE PARIS

(Service gouvernemental)

2 Juin

3 0/0	69 50
4 1/2	98 50
Emprunts (5 0/0)	104 25

3 Juin

3 0/0	68 90
4 1/2	98 10
Emprunts (5 0/0)	103 80

2 JUIN

Service particulier du Journal de Roubaix.

Actions	Banque de France	3160 00
»	Socié. géné. détache	466 00
»	Crédit Foncier de France	580 00
»	Chemins autrichiens	447 00
»	Lyon	996 00
»	Est	596 00
»	Ouest	653 00
»	Nord	1275 00
»	Midi	770 00
»	Suez	636 00
6 0/0	Péruvien	14 3/4
Actions	Banque ottomane (ancienne)	00 0/0
»	Banque ottomane (nouvelle)	321 00
Londres cour		25 16 0/0
Crédit Mobilier		125 00
Turc		8 10

DEPECHES COMMERCIALES

New-York, 2 juin.

Change sur Londres 4.88 0/0; change sur Paris, 5.13 0/0.
Valeur de l'or, 105 7/8.
Café good fair, (la livre) 19 3/8.
Café good Cargoes, (la livre) 20 1/8
Marché ferme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Co, représentés à Roubaix par M. Delteau-Grymonprez :

Havre, 2 juin.

Ventes 1,000 balles, tendance à renchérir, bonne demande.

Liverpool, 2 juin.

Ventes 8,000 balles, Amérique et Surates.
1/16 hausse.

New-York, 2 juin.

11 3/8
Recettes de la semaine 9,000.

ROUBAIX 2 JUIN 1877.

Bulletin du jour

Dans la guerre acharnée que les groupes de la coalition républicaine font au Maréchal, on remarque une double tactique qui est ausei curieuse qu'instructive à étudier. Les uns, ceux dont le *Journal des Débats* est le principal organe, repoussent la dissolution, parce que s'ils parviennent, comme ils l'espèrent, à faire adopter leurs vues au Sénat, le Maréchal, mis en minorité devant la haute Chambre, devra selon eux donner forcément sa démission. Les autres, qui ont pour porte drapeau la feuille de M. Gambetta, la *République Française*, acceptent et demandent même la dissolution. parce qu'ils se croient assurés que de nouvelles élections amèneront une chambre plus radicale encore que la Chambre actuelle, et alors le maréchal, mis en minorité devant le pay lui-même sera réduit à se retirer. On voit que si les républicains de la coalition diffèrent sur les moyens, au fond ils ne poursuivent que le même but.

Donc de ce côté nous n'avons pas à concevoir l'ombre même d'une appréhension.

D'autre part, ceux qui comptent que le pays élira, s'il est consulté, une Chambre radicale, sont-ils certains, autant qu'ils le prétendent, que le pays ne leur donnera pas le plus cruel démenti? Il est vrai qu'aux élections générales du 20 février 1876, c'est une Chambre radicale qui a eu le dernier mot. Mais commentce résultat a-t-il été obtenu? A-t-on supputé toutes les fraudes, toutes les déloyales manœuvres qui avaient été mises en jeu pour fausser l'expression du suffrage univerel? Oublie-t-on avec quelle cynique impudence les républicains validèrent sans débat toutes les élections de la gauche, bien que beaucoup d'entr'elles fussent entâchées des plus révoltantes irrégularités, tandis qu'ils cassaient impitoyablement les élections des droites sur le plus futile prétexte? Qui nous assure que si la vérification des pouvoirs avait été faite avec impartialité et honnêteté, la moitié des républicains élus ne seraient pas restés sur le carreau et que les conservateurs scandaleusement invalidés n'auraient pas été maintenus? Si bien que la majorité se serait trouvée déplacée et aurait passé de gauche à droite.

Et, d'abord, pourquoi dans l'un comme dans l'autre cas, le Maréchal serait-il forcé de donner sa démission? Est-ce que les pouvoirs qu'il tient de la Constitution ne lui sont pas garantis jusqu'en 1880? Le Président de la République a donc une existence propre et indépendante qu'il tient de notre loi fondamentale: rien donc ne saurait prévaloir contre son droit.

Voilà pour le principe.

Maintenant, voyons un peu ce que valent les moyens imaginés par les ennemis du Maréchal pour l'obliger à la retraite.

D'une part, les uns comptent sur le Sénat pour repousser la dissolution, mais sur quelles données repose ce calcul? Est-ce que la politique d'ordre et de conservation sociale du Maréchal n'a pas toujours eu la majorité dans le Sénat? Et pourquoi cette majorité lui ferait-elle précisément défaut, au moment suprême où il s'agit d'assurer le triomphe de cette politique contre les doctrines de la révolution? Une pareille hypothèse ne saurait être admissible. On peut affirmer avec toute certitude que pas un seul membre conservateur de la majorité sénatoriale ne voudrait abandonner le Maréchal pour livrer le pays aux griffes de la faction révolutionnaire.

Enfin, il faut se rappeler aussi que la plupart des députés qui se déclarent aujourd'hui les ennemis implacables du Maréchal, ne parvinrent à capter les suffrages des électeurs qu'en se couvrant du nom respecté du Maréchal.

Or, aujourd'hui, ces indignes violences, ce mépris du droit, ces ruses et ces surprises ne sont plus de mise; le pays saura qui est réellement pour le Maréchal, ou contre le Maréchal; qui est pour l'ordre, la morale, la religion, la propriété, le travail ou pour la révolution, l'athéisme, l'anarchie! Dans ces conditions nous pouvons attendre, avec confiance et sécurité, la manifestation de la volonté nationale.

LE PAPE

Il y a plus de dix-huit siècles, dans une pauvre bourgade de la tribu de Nephtali, vers les sources du Jourdain, Jésus-Christ a institué Pierre le chef de la société spirituelle.

Le temps a marché.

Il a emporté dans sa fuite tout ce qui était alors, et tout ce qui a suivi.

Israël a vu consumer le temple et disperser ses pierres, Athènes a vu tomber l'Acropole, Rome a vu s'arrêter le cortège cinq fois séculaire de ses Césars, l'Empire a vu la grande inondation Barbare. Le second empire romain a passé, le régime féodal a passé, la monarchie française, la plus antique du monde, a disparu dans un jour d'orage, *emportant trois générations de rois*. Mais, si je cherche dans le monde, l'homme de Galilée, je le vois! Le voici: seul, il a vécu.

Tous ses malheurs ont rehaussé sa gloire, tous ses malheurs ont affermi son piédestal. Tout ce qui détruit l'homme et ses ouvrages semble avoir été le complice de sa grandeur et de son immortalité. Le temps et la mort ont subi sa loi, et il est ridicule de prophétiser sa fin parmi les hommes.

Tout ce qui a été grand dans le monde l'a rencontré sur son chemin. Tout ce qui l'a respecté a été béni de Dieu, tout ce qui l'a persécuté a péri.

On a vu des conquérants devant qui se taisait la terre, irrités de sentir debout devant eux cet homme humainement inexplicable, se déterminer enfin à faire bon marché de sa faiblesse et à le plier par la force à leurs volontés. Mais le jour où ils ont mis la main sur ce faible, un signe fatal a passé sur leur front. Le vertige les a saisis sur les sommets de la fortune, le monde a retenti de chutes imprévues autant que terribles.

Quand cet homme divin a souffert, il s'est trouvé partout des âmes pour le plaindre et le secourir; quand il a erré sur les chemins de l'exil, sa gloire fugitive a éclipsé celle des rois dont il a traversé les royaumes. La majesté de ses revers a rendu jalouse la prospérité des forts; nulle couronne n'a osé vivre auprès sa couronne. Dès que l'amour de Rome commença de lui élever un trône terrestre, Constantin quitta la ville éternelle et vint à Byzance, abandonnant à l'homme de Dieu une cité que la magnificence des choses mortelles ne pouvait plus remplir. Quatorze siècles ont partagé sa crainte et considéré Rome entière comme un temple élevé par Dieu même sur les ruines du Paganisme, et confié par lui au grand prêtre de la nouvelle loi. Prêtez l'oreille aux bruits du monde. Ecoutez! Qu'entendez-vous aujourd'hui parmi les hommes? Quel nom se trouve sur leurs lèvres, détesté ou béni? Quel objet occupe toutes les discussions, remplit les feuilles publiques, agite les conseils des souverains? inquiète les maîtres du monde, De quoi parle-t-on dans les académies, dans les camps, dans les écoles, dans les ateliers? on parle du Pape.

Il y a parmi nous des hommes, qui ont dit publiquement et écrit plusieurs fois que le catholicisme est mort. Ceux-ci passent en ce moment leur vie à discuter le Pape. Voilà des morts qui font beaucoup de bruit.

On ne saurait échapper à la singulière importance de ce signe. Il a été dit de Jésus : « Voici celui qui est posé pour la ruine et la résurrection de beaucoup d'hommes : C'est un signe auquel on contredira : *In signum cui contradicetur*.» Ces paroles prophétiques embrassent non seulement la vie personnelle de Jésus, mais tout le développement de son œuvre divine, par conséquent son Eglise et son successeur.

Mais si le Pape est, comme le Christ, un signe auquel on contredira, il faut dire que la contradiction devient à son tour un signe pour le Pape, et comme un caractère authentique de sa divine origine. Les siècles se divisent à ses pieds comme aux pieds de son divin maître Jésus-Christ. Ils se séparent en deux fleuves, dont l'un marche à la ruine par la négation, et l'autre à la résurrection par le respect.

Mais à aucun il n'est donné de passer sourd et aveugle devant l'homme auquel Dieu a confié la société des âmes : il faut le voir et l'entendre; et s'en aller ensuite pour le blasphème, ou demeurer pour l'obéissance et l'amour.

C'est déjà un grand spectacle, digne des plus graves méditations, que cette persistance absolue du Pape à *être* et à remplir le monde.

L'incrédulité ne sert ici de rien. Croyant ou incroyant, il faut bien s'arrêter devant cet être prodigieux, unique, incomparable, sans précédent, sans égal et sans exemple, qui domine l'histoire, fait retentir de soi toute la terre, regarde passer tous les siècles, triomphe de tous les destins contraires, survit à toutes les ruines, enterre tout ce qui l'outrage, grandit dans le malheur plus que dans la prospérité, et puise enfin dans la mort le principe d'une vie qui ne s'épuise point, et d'une jeunesse qui recommence toujours.

Encore une fois, l'incrédulité ne peut rien contre ce fait. C'est en vain qu'elle s'efforce de rejeter cette pierre immortelle; une main plus forte que la sienne l'a placée à l'angle de l'édifice, et la merveille est sous nos yeux.

A PIE IX.

Dieu le veut! Visitons la Ville trois fois [sainte,
Allons voir des martyrs la fière et dure em- [preinte,
Allons à Rome, levons nous!
Que de tous les pays et de tous les rivages
Les fidèles du Christ apportent leurs hom- [mages
Au Pape très-grand et très-doux. »

Ce cri s'est fait entendre à la terre attentive;
Et l'on verra la France, et l'Irlande plain- [tive,
La noble Pologne en son deuil,
La superbe Albion, la pieuse Belgique,
Et l'Espagne fidèle, et la fière Amérique,
Du Vatican franchir le seuil.

Partez, fils des Croisés! La nouvelle Solyme,
Rome, jadis si belle, est au pouvoir du [crime;
Rome est la ville des douleurs!
Allez à ses sentiers donner un air de fête,
Allez dire à Sion de relever la tête,
Du grand Pie essuyez les pleurs.

Vous le verrez! Pour vous ce noble et doux [visage,
Inaccessible encore aux injures de l'âge,
Rayonnera plein de beauté.
Oui, vous verrez ce front royal et plein de [grâce,
Ces lèvres où jamais l'erreur ne trouve place,
Vous verrez cette majesté!

Cinquante ans ont passé depuis que l'huile [sainte,
Armant pour le combat son cœur doux mais [sans crainte,
Semble l'avoir fait immortel.

Et depuis cinquante ans sa houlette puissante
A répandu la mort, et sa voix, l'épouvante
Chez les ennemis d'Israël.

Répondez maintenant, ô jouets du vulgaire,
Tenanciers incertains d'un pouvoir éphé- [mère,
Dites; où donc est la grandeur?
Pour qui la gloire! à qui la majesté sereine?
A qui le temps enfin, de sa main souve- [raine,
Dresse-t-il un trône d'honneur?

Quand pour vous chaque jour amène quelque [ruine,
Le monde est à ses pieds, l'éternité s'in- [cline,
Le ciel ouvre ses portes d'or.

Et dans ce grand concert d'une allégresse [immense,
Dieu jette à son Elu le cri de l'espérance :
« Doux Pontife, combats encor!

Tu n'as cessé pour moi de supporter l'in- [jure;
Tes lèvres n'ont cessé de frapper le parjure;
Tout menteur, tu l'as condamné.
C'est à moi maintenant d'exercer ma ven- [geance
Ces pervers assez haut ont porté l'insolence,
L'heure du triomphe a sonné!

Encore un peu de temps, et leur superbe [audace
A d'horribles terreurs enfin va faire place;
La mort va punir leurs forfaits.
De tes fiers ennemis les puissantes armées,
Tu les verras soudain par mon bras désar- [mées,
Et du Ciel descendra la paix.

Cependant tu verras à la Barque immortelle
Les peuples accourir pleins d'une ardeur nou- [velle,
Les peuples à mon joug soumis;
Et toi-même à la fin, mourant dans ta vic- [toire,
Tu recevras au ciel, chargé d'ans et de gloire,
Le trône au bon combat promis. »

Il y eut de l'émotion dans le Landernau de la République le jour où la lettre de renvoi du ministère Jules Simon parut à l'*Officiel*. Des députés de la gauche et certains chefs du parti se rendirent aussitôt sur les hauteurs de Belleville, pour tâter le pouls du peuple et s'assurer s'il était, encore une fois prêt à payer de sa personne. Ils n'eurent guère lieu d'être satisfaits de la consultation. Les Bellevillois n'en sont pas encore arrivés à cette crainte de Dieu qui est le commencement de la sagesse, mais ils ont la crainte d'être *mis dedans*, selon l'expression de l'un d'eux, et c'est déjà quelque chose. Leurs délégués écoutèrent avec calme des orateurs qui leur parlèrent, avec véhémence et même avec componction, des dangers qui menacent les précieuses conquêtes dues aux barricades de la révolution, puis ils répondirent en substance: « Si vous désirez que nous vous suivions, commencez par prendre chacun un fusil et descendez dans la rue. Nous voulons rester tranquilles, parce que nous savons trop ce qu'il nous en coûte lorsque nous avons la faiblesse de suivre vos conseils. Pour nous, la fusillade, la déportation ou la misère; pour vous, de bonnes places et de bons appointements. Ce jeu est trop connu pour que nous le recommencions; nous en sommes fatigués. » etc., etc.

Tel fut le langage, sauf les variantes, qu'ils tinrent dans les différentes réunions où on les avait convoqués en toute hâte. Les meneurs se retirèrent l'oreille assez basse et résolurent, faute de mieux, de se renfermer dans les bornes de l'agitation légale.

Un mot sur la guerre

Nous appelons toute l'attention de nos lecteurs sur l'article suivant de la *Germania* de Berlin, journal dont on connaît la haute importance :

Ceux qui savent ce que c'est que la guerre et quelles funestes conséquences elle entraîne pour des milliers de victimes livrées au meurtre, à l'incendie, à la famine et à la peste, sont à même d'apprécier toute l'abjection morale dont nos officieux font preuve en poussant à une nouvelle campagne, comme s'il s'agissait d'un jeu d'enfants.

Leur rage d'évoquer le spectre de la misère universelle s'est calmée un peu, mais elle couve encore sous la cendre. Il est à craindre que la flamme jaillisse de nouveau d'un jour à l'autre. Aussi est-il du devoir de la presse indépendante — les Chambres ne siégeant pas — de faire bonne garde et de déjouer les tentatives des officieux qui voudraient engager le gouvernement dans les terribles aventures d'une nouvelle guerre. Si les efforts de la presse indépendante ne sont pas couronnés de succès, il ne lui resterait plus d'autre ressource que de provoquer un mouvement populaire et de réclamer un plébiscite qui déciderait de la paix ou de la guerre.

Que nos officieux ne s'y trompent pas: nous ne sommes pas seuls à repousser l'idée d'une guerre. Il y a *beaucoup* d'autres Allemands, même parmi nos gens de Bourse, qui ne veulent de guerre à aucun prix. Les antiprotectionnistes suivraient-ils volontiers M. de Bismarck, s'ils en arrivaient à craindre pour la possession de leurs richesses? Ces gens-là en effet raisonnent évidemment de la façon suivante :

1° Il est avéré que la France a apporté, depuis 1870, une foule d'améliorations à son état militaire. Nous nous trouverons par conséquent en face d'un ennemi bien armé et bien équipé.

2° Il est notoire que, lors de la dernière campagne, la chance et le hasard ont secondé singulièrement la valeur supérieure de notre armée; or, il n'est pas dit que la chance ne puisse pas tourner.

3° Pour vaincre encore une fois, il faudrait être certain de l'enthousiasme de la population. Or, bien que nous sachions que les catholiques, habitués à l'obéissance et au respect de l'autorité, ne refuseraient pas le service militaire et se rappelleraient le serment prêté à leur souverain, nous osons prédire que l'enthousiasme manquerait absolument aux 14 millions de catholiques. Nous ne voulons pas exciter encore nos populations catholiques, déjà si montées, aussi ne leur indiquons-nous pas cette fois le rôle qu'elles devront jouer. Mais nous le répétons encore une fois sans haine et sans rancune : l'enthousiasme pour une nouvelle guerre manque à une très-grande partie du peuple allemand, *surtout à celle qui est le plus directement menacée, et, par conséquent, la plus importante.*

4° D'un autre côté, en dehors des populations catholiques, il y a un nombre considérable d'Allemands hostiles à toute idée de guerre parce qu'ils se radpellent la triste situation économique de notre patrie, situation aussi pénible que les succès de la dernière guerre ont été éclatants. Ces Allemands ne tiennent pas à savoir si la France veut se donner un ministère radical ou conservateur, ils ne se soucient guère de risquer leur vie pour le plaisir de s'immiscer dans une affaire qui ne les regarde pas.

5° Par contre, si nous faisions de nouveau la guerre, la France entière serait enflammée d'un tout autre enthousiasme que celui dont elle a fait preuve sous le règne impopulaire de l'empire, sans compter qu'à cette époque le tort était du côté de la France, la diplomatie prussienne ayant su *enfiler* l'affaire avec tant d'adresse que Napoléon III se trouvait nécessairement dans son tort.

Aujourd'hui, nous sommes dans une situation diamétralement opposée. En 1870, l'enthousiasme se trouvait dans le camp allemand, et non en France. Aujourd'hui, c'est le contraire : l'Allemagne n'est a pas, tandis que la France en a. Il est vrai qu'il pourrait être provoqué chez nous comme en 1870-71, il le fut en France, où le désespoir remplaça l'enthousiasme. Mais que Dieu éloigne de nous le retour des temps d'un Attila!

La *Ligue démocratique pour l'amélioration du sort des femmes* a donné, avant-hier, une nouvelle séance dans la salle des Ecoles, rue d'Arras. Le citoyen Chabert, qui s'est fait une spécialité de cette partie du programme communiste, siégeait entre demoiselle Raout et dame Poulet, initiatrices. Le *Gaulois*, qui assistait à la séance, en a fait un croquis que voici :

La parole est donnée au citoyen Chabert, qui explique le but de la *Ligue*

Feuilleton du *Journal de Roubaix*
DU 3 Juin 1877

— 5 —

LA PRINCESSE OGHÉROF

PAR HENRY GRÉVILLE

III.

Michel Avérief était rentré chez lui sur les nuages. Pendant les deux heures qu'il avait passées à danser avec Marthe, les fragments de la conversation rompus à chaque instant par les caprices de la masurka, s'étaient toujours renoués comme par enchantement. Elle avait deviné ses pensées interrompues, elle les avait achevées ; une entente sympathique et muette avait noué leurs mains pour les figures avec une sorte d'entraînement involontaire...

Michel n'avait pas parlé d'amour, Marthe n'avait ni rougi ni tremblé à aucune de ses paroles, mais il était sûr, — presque sûr d'être aimé.

Il fit les rêves les plus extravagants ; il volait à travers l'azur avec Marthe, assis dans un traîneau fait du croissant de la lune, traîné par de petits nuages qui avaient une vague forme de moutons blancs.

Il s'éveilla tard ; un beau soleil d'avril lançait des flèches d'or à travers la fente étroite des rideaux ouatés de sa fenêtre ; il se leva en hâte, prit à peine le temps de déjeuner, et sortit à pied, afin de mettre un peu d'ordre dans ses idées avant de se rendre chez M. Milaguine pour lui demander la main de sa fille.

Ses pensées le berçaient agréablement, car il parcourut deux fois toute la longueur de la Serguievskaïa avant de se décider à entrer dans la maison de Marthe. L'heure s'écoulait, la jeune fille allait sortir pour sa promenade habituelle; il se décida enfin, et changea son allure irrésolue pour prendre un pas rapide.

La vue d'une calèche arrêtée devant la porte le fit retomber dans ses perplexités. L'élégance irréprochable de l'équipage, la magnifique paire de trotteurs noirs et le superbe cocher, — unique à Pétersbourg pour sa corpulence énorme aussi bien que pour sa barbe épaisse, qui lui tombait presque jusqu'à la ceinture, — proclamaient en toutes lettres le nom du roi de la jeunesse élégante, le prince Alexandre Oghérof.

Deux magnifiques lévriers à poil long, de la plus grande espèce, blancs comme la neige, allongeaient sur les coussins leurs têtes de serpents à côtés de leurs fines pattes. Ils semblaient accoutumés à occuper cette place en l'absence du maître. Leurs yeux endormis suivaient à peine le mouvement des rares passants.

— J'attendrai pour entrer que ce grand fou soit sorti, se dit Michel, non sans une nuance d'humeur.

Et il reprit sa promenade à petits pas.

Certes, de tous ses camarades de régiment, Alexandre Oghérof était peut-être le dernier qu'il eût choisi pour confident en cette circonstance; non qu'il y eût rien à dire de particulier contre ce brillant jeune homme, mais, comme disait en riant madame Avérief, « il manquait de consistance ». Toujours le premier dans les folies de la jeunesse de son régiment, toujours en quête d'inventions nouvelles pour varier la monotonie des mêmes plaisirs et des mêmes devoirs de société, il semblait, dans ses inventions originales, avoir épuisé l'imprévu même. Cent fois il avait failli être cassé pour des infractions à la discipline, — mais il apportait dans toutes ses folies une bonne humeur si communicative, une grâce de si bonne compagnie, que les fronts les plus sévères se déridaient au milieu d'une mercuriale, et la franchise de sa réponse amenait le rire sur les lèvres où le reproche expirait.

C'était un enfant, — un enfant de vingt-huit ans, dont les jeux avaient la robuste verdeur de ceux d'un jeune Titan. — Il n'était pas méchant; sa générosité proverbiale lui avait fait donner le surnon mohican de « la Main-Ouverte », mais il manquait de consistance.

Au moment où Michel commençait à trouver le temps long, un piétinement de chevaux l'avertit que le prince sortait de chez M. Milaguine. Il se hâta de revenir sur ses pas; mais comme il arrivait devant la porte, Oghérof, qui était assis dans sa calèche, l'appela à voix haute.

— Avérief! viens ici, écoute!

Michel, maudissant l'importun, s'approcha néanmoins, d'un air assez sérieux pour décourager toute conversation oiseuse.

— Quelle figure! dit Oghérof en éclatant de rire ; tu es en retard, mon cher, le carême est fini. Tu montes chez Milaguine?

— Oui.

— N'y va pas! Tu ne sais pas à quoi tu t'exposes; il est d'une humeur féroce. Il va te raconter son histoire. Viens avec moi, je te la raconterai aussi bien que lui, et ce sera plus amusant.

— J'ai à lui parler d'affaires.

— Le moment est mal choisi, fit Oghérof avec une moue significative ; il est furieux contre sa nièce Sophie, qui a oublié de lui demander son autorisation pour se marier.

— Pour se marier?

— Eh oui! Tiens, assieds-toi à côté de moi...

— Il n'y a pas de place! fit Michel d'un ton morose en regardant les grands lévriers.

— Cet aimable couple va te céder la place, répondit le prince, qui d'un geste les fit sauter à bas de la calèche. Nous allons faire un tour de promenade, et je te raconterai l'affaire tout au long. J'ai besoin de la repasser à quelqu'un après l'avoir écoutée pendant une heure.

— S'il est furieux, se dit Michel, le moment n'est effectivement pas favorable. Et il s'assit près d'Oghérof.

— A la Perspective, par le quai de la Cour, dit le prince à son cocher.

La calèche s'ébranla, les chiens bondirent en avant, les trotteurs prirent leur allure allongée, et le brillant équipage, escorté par les deux lévriers qui galopaient d'un mouvement onduleux, roula bientôt avec fracas au milieu de la rue déserte, sillonnée seulement par les attelages aristocratiques, aux heures fashionables de la journée.

— Eh bien, dit Oghérof en s'étendant de tout son long, voici ce qui est arrivé: Sophie Chérikof, qui est, tu ne l'ignores pas, la fille de la propre sœur de Milaguine, a été touchée par les grâces de Constantin Liakhine.

— Ce jeune fat! interrompit Michel.

— Sophie prétend qu'il est fat par timidité, et qu'elle se charge de le corriger, — deux assertions qui me paraissent vraisemblables ; — mais ce qu'il y a de bon, c'est que les amoureux ont jugé prudent de s'accorder entre eux avant d'aller demander leur bénédiction aux parents. Ils ont « échangé leurs serments », comme on lit dans Paul de Kock, et puis, ils ont été prévenir leurs familles de ces louables intentions. La vieille Liakhine, qui est sourde comme une cruche, a trouvé assez naturel que son fils unique et adoré n'eût pas pris un cornet pour lui demander des conseils secrets ; M. et madame Chérikof, qui sont de bonnes pâtes, ont versé une larme et béni leurs enfants.

Mais quand M. Melaguine a appris, avec la nouvelle du mariage, comment les choses s'étaient arrangées, il est entré dans une fureur!...

— Lui, si doux? fit Michel étonné.

— Un mouton enragé, mon cher! Il a dit que c'est ainsi qu'on pervertit les mœurs, qu'il faut s'assurer avant tout du consentement de ses parents, que c'est bien le moins qu'on leur doit; il a prédit à Sophie que ses propres enfants, ceux qui naîtraient de son futur mariage, lui manqueraient un jour de respect, que cette union était arrangée contre toutes les convenances, finalement qu'il ne lui donnait pas son consentement. — « Mais, mon oncle, je ne vous le demande pas! » lui a dit imprudemment Sophie.

— Aïe, aïe! fit Michel.

— Tu peux imaginer ce qui s'en est suivi. Il a appelé Sophie péronnelle, et il est sorti en déclarant qu'il ne la reverrait jamais, et que, si une de ses filles en avait agi de la sorte, il lui aurait donné sa malédiction.

— Diable! fit Avérief; et dans son cœur il bénit l'importun qui l'avait empêché de se présenter devant le père de Marthe sans s'être précautionné du consentement des siens.

— Que dit de tout cela Sophie Chérikof?

— Elle en rit comme une bonne âme qu'elle est, et elle prétend qu'elle fera danser la gavotte à son oncle, le jour de ses noces; elle en est bien capable, la fine mouche!

(*A suivre*).